

Médecine et Humanisme

Thierry LAVABRE-BERTRAND

Professeur à la Faculté de Médecine de l'université de Montpellier
Académie des Sciences et Lettres de Montpellier

MOTS-CLÉS

École de Montpellier, humanisme médical, hippocratismes, vitalisme, Science de l'Homme.

RESUME

Fille de Salerne, l'École de Montpellier s'est fondée dans la filiation hippocratique, et reprend au long de son histoire nombre de caractéristiques de l'enseignement du Maître de Cos : place donnée à la clinique, élaboration de modèles théoriques soutiens du discours médical, lien entre l'homme et son milieu. Arnaud de Villeneuve et Raymond Lulle représentent assez bien la pensée médicale montpelliéraine au Moyen Âge. À la Renaissance, Rabelais va symboliser tant l'humanisme érudit qu'un nouveau regard sur l'homme, son ami Rondelet le bourgeonnement des sciences naturelles, zoologie et botanique, à partir de la médecine. C'est en botanique que s'incarnera jusqu'au XX^e siècle ce mouvement allant de la médecine vers les autres sciences. À partir du XVII^e siècle et de la montée en puissance des sciences exactes, tout s'inverse : c'est au contraire à la médecine à défendre son autonomie. Le vitalisme, si prégnant dans l'École à la suite de Barthez et de Lordat, débouchera sur une conception globale certes très éloignée de la science triomphante du XIX^e siècle mais dont on retrouve aujourd'hui la profondeur.

L'École de Montpellier a cherché aux différentes époques à bâtir la *Science de l'Homme*. Elle ne la conçoit pas comme humanisme d'une part et science de l'autre, mais comme un tout dynamique, où le regard sur l'Homme féconde la science.

Le lecteur peut visionner l'enregistrement vidéo de cette conférence

Selon l'aphorisme attribué par certains à Paracelse (1493-1541), la médecine a pour objet « les hommes, l'homme, et finalement un homme ». Comment mieux souligner d'emblée l'originalité du savoir médical ? Il a une dimension de groupe, de population, d'épidémiologie ; il décrit aussi un « être-type » ; la pratique réelle de l'art médical renvoie cependant au colloque singulier, difficilement réductible à une connaissance purement scientifique, laquelle cherche au contraire à s'abstraire du singulier pour énoncer des lois universelles. Cette relation médecin-malade, si interpersonnelle, fait appel à bien d'autres registres que la simple mécanique du corps. Le médecin ne pourra donc se limiter à un strict domaine matériel. Il tendra naturellement à dialoguer avec le philosophe, le prêtre ou l'artiste. Il aura tendance à mettre son art au service de la société, et souhaitera peser sur les choix politiques. L'humanisme est donc pour lui un appel permanent, qui a été vécu de façon diverse. Le médecin pourra être tenté de séparer les domaines : Tchekov (1860-1904) pratique la médecine tout en écrivant dans un tout autre domaine, Branly (1844-1940) est certes physicien, mais vit de son cabinet pendant de nombreuses années... La relation peut

être plus étroite : c'est la médecine même qui fournit le sujet de l'œuvre, et celle-ci n'est pas sans impact sur la pratique : Claude Bernard (1813-1878)...et son homonyme Jean (1907-2006) en sont deux illustres exemples. Il peut enfin exister une symbiose complète, où la *Science de l'homme* se veut un savoir total et unifié. Nombre de médecins montpelliérains se sont là reconnus au cours des temps. Ils ne l'ont pas fait de façon spontanée, mais préparée par une lente maturation au sein d'une École, microcosme que définissaient l'histoire et la géographie.

Comprendre ce rapport singulier à l'homme nécessite un parcours chronologique. Il faut en exposer la source, voir ensuite bourgeonner de la médecine montpelliéraine d'autres sciences et d'autres savoirs, voir enfin cette École faire converger sur l'étude de l'homme des domaines multiples, en une démarche qui va devenir une vraie marque de fabrique.

1. Civitas hippocratica

S'il est une constante au cours des siècles parcourus par la médecine montpelliéraine, c'est bien l'attachement à Hippocrate¹. Certes, chaque siècle, chaque École, chaque auteur a eu *son* Hippocrate, parfois fort éloigné de l'original. Quelques traits objectifs de l'œuvre hippocratique revêtent cependant un intérêt majeur pour notre propos. Hippocrate veut fonder une médecine objective et donc dégagée de tout présupposé « théologique », alliée des sciences et connaissances de son temps (physiques et philosophiques), mais surtout pratique et concrète. Il insiste pour cela sur l'unité de l'homme, microcosme en résonance avec le macrocosme, unité par conséquent harmonique et interprétée comme lieu d'équilibre entre éléments opposés et complémentaires : d'où la théorie des quatre humeurs constituées de l'alliance deux à deux des quatre propriétés fondamentales de la matière, le froid, le chaud, le sec et l'humide. Cet équilibre peut être représenté par un schéma purement logique, abstrait, qui vient sous-tendre l'analyse attentive des données fournies par une observation patiente du malade et du milieu. Ce discours rationnel et structuré de façon idéale, intemporelle, ne vient cependant qu'en appui d'une pratique, sans prétendre à définir l'essence des choses. La médecine hippocratique est bien un empirisme raisonné, basé sur la triade objectivité, multidisciplinarité, logique.

On ne saurait détailler ici la suite de la médecine antique², si ce n'est pour citer Galien (130-210 ap. J.C.) qui reprendra nombre d'affirmations du maître de Cos. Il faut dire un mot cependant de la médecine arabe, qui fut l'intermédiaire obligé entre la Grèce et le Moyen Âge occidental. Les auteurs arabes cultivent eux aussi l'universalisme, tel Avicenne (980-1037) dont le *Canon* va vite devenir une œuvre majeure. Lui aussi ne comprend la médecine que baignant dans l'ensemble des

¹ Voir par exemple notre communication : « Place de l'hippocratisme dans le vitalisme montpelliérain », *Actes du Colloque « Hellénisme et hippocratisme dans l'Europe méditerranéenne : autour de D. Coray »*, Université Paul-Valéry (Montpellier III), R. Andréani, H. Michel et E. Pélaquier (éds), Montpellier, 2000, pp. 133-148 ; et bien sûr également : P.J. Barthez : « Discours sur le génie d'Hippocrate », in : *Recueil de Discours prononcés à la Faculté de Médecine de Montpellier, par des professeurs de cette Faculté*, Montpellier, 1820, pp. 59-108.

² Pour une étude générale de l'évolution des idées en médecine, voir notamment M.D. Grmek (éd) *Histoire de la pensée médicale en Occident*, Paris, 3 vol. 1995-1999 et B. Fantini et L. Lambrichs (éds) *Histoire de la pensée médicale contemporaine*, Paris, 2014.

connaissances. La pénétration de la pensée arabe en Occident va se faire du sud au nord principalement, grâce à deux centres majeurs de traduction : le Mont-Cassin avec Constantin l'Africain (1020-1087), et Tolède avec Gérard de Crémone (1114-1187).

L'œuvre hippocratique va trouver un particulier écho dans l'École de Salerne. Fondée selon la légende par quatre médecins, un juif, un arabe et un grec et un latin, chacun enseignant dans sa langue, et en fait au VIII^e siècle, elle vit son apogée au XI^e-XII^e siècle puis entame un déclin qui sera clos par la fermeture décidée par Murat, roi de Naples, en 1811. Le corps professoral en est illustre, qui comprend même des femmes telle la célèbre Trotula (?-1097). Salerne profite des traductions de Constantin et reprend les aspects essentiels de l'œuvre hippocratique : alliance de la théorie et de la pratique, modélisation logique de la théorie, place des « régimes de santé ». Montpellier va se placer dans la filiation directe de Salerne et partant, d'Hippocrate³.

L'acte de naissance précis des universités médiévales est souvent difficile à déterminer. On sait qu'au XII^e siècle la renommée médicale de Montpellier est certaine, au point qu'en 1180 le seigneur Guilhem VIII garantit la liberté de l'enseignement et de la pratique de la médecine. Alors que des enseignements médicaux plus ou moins bien attestés se mettent en place à Bologne ou à Paris, le cardinal Conrad d'Urach, légat du pape Honorius III, de passage à Montpellier, donne en 1220 les premiers statuts officiels de ce qui va porter le nom d'Université de médecine de Montpellier. La fondation du *Studium generale* par Nicolas IV en 1289 est plutôt théorique : le cloisonnement des disciplines perdurera à Montpellier jusqu'à la Révolution.

Les maîtres montpelliérains déclinent l'œuvre hippocratique telle qu'elle était communément reçue. On ne saurait parler à cette époque de vraie spécificité montpelliéraine, et pourtant certains accents sont prémonitoires d'évolutions futures⁴. On ne parlera que de deux auteurs, Arnaud de Villeneuve (1240 ?-1311) et Raymond Lulle (1232-1316).

Arnaud de Villeneuve rédige à Montpellier l'essentiel de son œuvre médicale. Il s'appuie sur un discours théorique très formalisé, exposé par exemple dans ses *Aphorismi de gradibus*, où il réfléchit sur le passage du qualitatif au quantitatif en médecine. Il sera aussi théologien, mystique, diplomate, agent secret et aura maille à partir avec les autorités en des temps de controverses religieuses liées à l'émergence d'un souci d'authenticité et de radicalité qui s'incarne dans la création des ordres mendiants. Cette activité multiple plaide déjà en faveur du caractère universel du personnage. On tend souvent à disjoindre chez lui activité médicale et domaine théologique et mystique. C'est peut-être excessif. Maître Arnaud est en effet proche du courant des « spirituels », visant à retrouver la pureté évangélique. Or, dans ce courant, la place est grande laissée à une conception « trinitaire » de l'homme, corps, âme et esprit, en un sens d'ailleurs plus « ternaire » que « trinitaire » ce qui causera une condamnation et une définition dogmatique de l'âme intellectuelle et rationnelle comme

³ On ne peut que renvoyer, pour une étude générale de la médecine à Montpellier à l'œuvre de L. Dulieu et notamment *La médecine à Montpellier*, 7 tomes en 11 volumes, et L. Dulieu (éd) *La médecine à Montpellier du XII^e au XX^e siècle*, Paris, 1990.

⁴ Sur la médecine à Montpellier au Moyen Âge voir notamment : *L'Université de médecine de Montpellier et son rayonnement (XIII^e-XV^e siècles)*, D. Le Blévec (éd). Turnhout, 2004.

forme du corps au Concile œcuménique de Vienne en 1312⁵. On le voit, nous sommes là en présence d'une œuvre puissamment structurée, et centrée sur l'Homme.

Raymond Lulle, surnommé « le docteur illuminé » (comme St Thomas le « docteur angélique ») se convertit après une vie mondaine. Abandonnant femme et enfants, il entre chez les franciscains et se dévoue totalement à la conversion des musulmans. Il le fait par l'intermédiaire de la raison et dans un respect remarquable de ses adversaires, tout en soutenant les projets de croisade. Il réfléchit aux fondements de la logique, à l'art de démontrer et de convaincre. Grand écrivain, notamment catalan, mystique, poète, il structure sa pensée philosophique selon un schéma purement logique et paraissant tel dans ses œuvres, sous forme de sortes de « roses des vents ». Lié à Montpellier, comme nombre de catalans de l'époque, son œuvre médicale n'est pas négligeable : on lui doit entre autres des *Principes de médecine* récemment réédités, qui montrent bien le caractère totalement intégré de sa pensée.

Ces deux exemples illustrent bien les caractères de la médecine médiévale montpelliéraine, pétrie d'hippocratisme, dans la filiation de Salerne, visant à un discours global sur l'homme, structuré en termes quasi-géométriques. Pour autant, nous en restons à une science qui se veut largement basée sur le discours des Anciens, qui paraissait suffisante aux meilleurs esprits. Qu'il y ait eu des freins théologiques à l'expérience, certes, mais au fond, n'était-ce pas plutôt un assentiment général au caractère superflu d'une telle quête ?

Va advenir pourtant, à partir du XIV^e siècle, en Italie puis très vite à Montpellier, le retour à l'observation de la Nature, évolution parfaitement symbolisée par la célèbre vignette du manuscrit de Grande Chirurgie de Gui de Chauliac conservée à la bibliothèque de la Faculté. On y voit, dans le courant du XIV^e siècle, le maître diriger une « anatomie », le livre d'une main, la baguette de démonstration dans l'autre.



⁵ Voir sur ce point notre communication « Corps, âme, esprit », au Colloque sur le cerveau organisé en 2015 par l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier, in *Bull. Acad. Sciences et Lettres de Montpellier*, n° spécial *Maître cerveau sur son homme perché...*, pp. 137-151.

Vignette extraite de Grande Chirurgie, de Gui de Chauliac, BIU médecine, Montpellier

On sent bien que nous allons assister à une inversion de direction. Au début, il s'agit de reconnaître dans le corps exposé ce qui est décrit chez les Anciens. Mais les discordances vont amener très vite à inverser la démarche : il faut au contraire partir de l'observation, quitte à contredire les autorités. La Renaissance est là.

2. Médecine, Lettres et Nature

Le XVI^e siècle fut pour l'École de Montpellier une période particulièrement faste, du moins jusqu'aux guerres de religion, qui ruinèrent la ville. On ne peut manquer ici de rappeler le nom de Guillaume Pellicier II (1490-1568) qui succède à son oncle homonyme en 1526 comme évêque de Maguelone. Érudit polyglotte, ami de François I^{er} qui l'envoie comme ambassadeur à Venise où il collecte nombre de manuscrits précieux, il obtient du pape Paul III en 1536 le transfert du siège épiscopal de Maguelone à Montpellier. Protecteur de la Renaissance montpelliéraine, il va partager toutes les vicissitudes de l'époque, et pâtura notamment des luttes religieuses.

Dans le domaine médical, le Renaissance se marque par un double mouvement, inspiré du même souci de la réalité : le retour aux Anciens, mais aux Anciens exactement connus à travers la restitution d'un texte grec issu de la confrontation des manuscrits ; l'exploration de la Nature d'un œil neuf. Ce double mouvement s'incarne à Montpellier de façon parfaite en deux personnages amis et même compères, François Rabelais (1494 ?- 1553) et Guillaume Rondelet (1507-1566).

Le premier arrive à Montpellier en 1530 pour s'inscrire à l'Université de médecine. Il a déjà beaucoup vécu : moine cordelier, prêtre séculier, secrétaire de l'évêque de Maillezais Geoffroy d'Estissac, il arrive quelque peu en rupture de ban, et devient vite l'âme de la gent étudiante. Bachelier au bout de quelques mois, il enseigne Hippocrate sur le texte grec restitué. Vite parti pour Lyon où il exerce à l'Hôtel-Dieu et publie *Gargantua et Pantagruel*, sa vie comporte nombre de zones d'ombre, entre la France et l'Italie. Relevé par Paul III de toute censure pour avoir fui les cordeliers, il revient à Montpellier passer sa thèse de doctorat en 1537 et repartir vite pour finalement mourir à Paris. Humaniste au sens littéraire du terme, un des précurseurs du roman moderne, il est aussi humaniste au sens plénier du terme. Qui ne se souvient de : « science sans conscience n'est que ruine de l'âme⁶ » replaçant le savoir scientifique à sa juste place, qui n'est pas la première. On ne trouve pas chez Maître Alcofribas Nasier, comme il se plaisait à se nommer, de vraie césure entre médecine et littérature : liste de remèdes, souci du psychique et de son influence sur le corps, régime des études, rappels de la vie estudiantine, tout nous y parle de ce qu'il a vécu à Montpellier, jusqu'au personnage de Rondelet, qui paraît sous le nom de Rondibilis dans le *Tiers Livre*.

L'œuvre de Rondelet ne sera pas détaillée ici. Passionné d'anatomie, de botanique, de zoologie, il incarne un esprit tout en faisant faire des pas décisifs, notamment dans cette dernière discipline. C'est aussi un administrateur hors pair, qui fait édifier un amphithéâtre, installer un *hortulus* de plantes médicinales, creuser dans ses terres des bassins pour observer les poissons. Il groupe autour de lui une pléiade d'élèves, qui vont essaimer dans l'Europe entière : Léonard Fuchs (1501-1566), Jacques Dalechamps (1513-1588), Conrad Gesner (1516-1565), Pierre Belon (1517-

⁶ *Pantagruel*, chap. VIII.

1560), Charles de L'Ecluse (1526-1609), Mathias De Lobel (1538-1616), Léonard Rauwolf (1535-1596), Jean-Antoine Sarrasin (1547-1598), Félix Platter (1536-1614), Jean Bauhin (1541-1612), Gaspard Bauhin (1560-1624)...

Cette passion pour les sciences de la Nature, pensées comme prolongement logique de la médecine, amènera aussi l'École montpelliéraine à jouer un rôle capital dans la constitution même de ces sciences, avant qu'elles ne s'autonomisent. Ce sera particulièrement net pour la botanique. Pierre Richer de Belleval (1555 ? – 1632), natif de Châlons-en-Champagne, passé comme étudiant à Montpellier, devient docteur d'Avignon et exerce à Pézenas, ce qui l'amène à fréquenter les élites de la province, qui vont l'introduire auprès de Henri IV en décembre 1593, au moment où celui-ci est en train de gagner son pari de reconquérir la France. Il propose au roi la création d'un jardin botanique. Henri en voit tout de suite l'intérêt : c'est se poser à peu de frais (l'essentiel sera payé par la dot de Mme Richer !) en protecteur des sciences : ainsi naît le Jardin du Roi, plus ancien jardin botanique officiel de France. Richer innove en matière pédagogique. Il met au point la Montagne, où les végétaux pousseront dans leur exposition naturelle, il établit des banquettes où il sera facile de « démontrer » les simples. Le Jardin sera ouvert à tous et va devenir le terrain naturel de réflexion et d'écriture de botanistes de haute volée, qui n'en seront d'ailleurs souvent pas les responsables officiels mais qui associeront la pratique médicale à celle de l' « art aimable ».

Comment ne pas citer ici le nom de Pierre Magnol (1638-1715), titulaire d'une chaire de « clinique » tardivement obtenue du fait de ses origines protestantes. Alors qu'on ne trouve dans l'œuvre de Rondelet guère de classification raisonnée, Magnol va faire faire à la botanique un progrès conceptuel majeur : on lui doit l'idée de famille de plantes, regroupant genres et espèces en un ensemble plus général, défini sur des caractères précis : qui ne connaît les légumineuses, les crucifères...ou les magnoliacées ? Magnol sera un maître : Joseph Pitton de Tournefort (1656-1708), Antoine (1686-1758) et plus rapidement Bernard de Jussieu (1699-1777) profiteront de son enseignement et importeront ses idées au Jardin du Roi de Paris.



Pierre Magnol (1638-1715). Toile de la Faculté de médecine de Montpellier

Bien d'autres maîtres de l'Université de médecine joueront un rôle important dans l'évolution de la botanique. Pensons notamment à François Boissier de Sauvages de la Croix (1706-1767), correspondant de Linné et auteur d'une méthode de classification des plantes basée sur la forme des feuilles. Boissier sera aussi un des

pionniers d'une autre discipline, la nosographie, mais qui s'élabore là en sens inverse : c'est de la classification des plantes que l'on en vient à celle des maladies, idée promise à un bel avenir avec les noms de Pinel (1745-1826) et jusqu'à l'« arbre des dermatoses » du baron Alibert (1768-1837).

Ce mouvement allant de la médecine vers les sciences ne s'arrêtera pas là. On pourrait citer, entre bien d'autres, le nom de Gabriel-François Venel (1723-1775) titulaire de la chaire de chimie et œuvrant à l'analyse des eaux minérales comme à des réflexions sur la base chimique de la digestion. Et comment ne pas citer Jean-Antoine Chaptal (1756-1832) venu étudier la médecine de son Gévaudan natal et qui y puisera la passion de la chimie industrielle... et de la politique. Pour lui, la médecine a à dire en tous les domaines, de l'hygiène publique à l'éducation et au régime politique⁷.

Ce bourgeonnement des sciences à partir de la médecine et même de la médecine pratique ne pouvait cependant durer indéfiniment, du seul fait des progrès autonomes de ces sciences nouvelles. C'est sans doute en botanique que la coexistence fut la plus longue, ce qui est au fond logique : la botanique va rester longtemps une science morphologique, et par ailleurs le Jardin du Roi, devenu Jardin des Plantes à la Révolution, continue à dépendre de la Faculté de médecine. On peut, sans aucun souci d'exhaustivité rappeler quelques noms. Augustin-Pyramus de Candolle (1778-1841), genevois de naissance, est au départ botaniste dans l'âme et va publier la 2^e édition de la *Flore française* avec Lamarck (1744-1829). S'estimant incompris à Paris, il postule sur la chaire de botanique de la Faculté montpelliéraine et passe donc sa thèse intitulée *Essai sur les propriétés médicales des plantes comparées avec leurs formes extérieures et leur classification naturelle* (1804). Il va séjourner à Montpellier de 1808 à 1816 et y méditera une œuvre capitale, la *Théorie élémentaire de la botanique* (1813) visant à élaborer une classification naturelle prenant en compte un discours logique sur la disposition raisonnée des différents organes de la plante : on retrouve là l'idée de disposition logique, géométrique et notamment la notion de symétrie.

Les successeurs de de Candolle continueront à conjuguer médecine et botanique et même au-delà, tel Alire Raffeneau-Delile (1778-1850), botaniste de l'expédition d'Égypte, mais aussi intrigué par la pierre de Rosette dont il ramènera un moulage. Et comment oublier le nom de Jules-Émile Planchon (1823-1888), protagoniste de la lutte contre le phylloxéra ?

L'emprise des sciences va faire évoluer le regard que les médecins portent sur les sciences naturelles : d'une pratique totalement intégrée et paraissant à tous aller de soi, émerge l'idée qu'il faut défendre l'Homme microcosme en harmonie avec le macrocosme, et que face à une médecine technicienne doit être préservée la place d'une *Histoire naturelle médicale*, qui fort logiquement s'abritera à l'ombre de la parasitologie, et jusqu'à nos jours se poursuivra, en lien avec le Jardin des Plantes, cette tradition naturaliste qu'incarneront finalement Hervé Harant, Jean-Antoine Rioux et Daniel Jarry.

C'est que de bourgeon d'une science médicale complète, les sciences « exactes » ont pris leur envol. C'est à elle de faire retour vers la médecine et d'en discuter la nature et l'autonomie. C'est l'inversion de ce flux et l'impact qu'elle a eu sur la médecine montpelliéraine qu'il faut maintenant envisager.

⁷ Voir par exemple sa thèse inaugurale, *Conspectus physiologicus de fontibus differentiarum inter homines relative ad scientias*, Montpellier, 1776

3 À la recherche de la *Science de l'Homme*

La science expérimentale se met en place au XVII^e siècle, notamment avec Galilée (1564-1642), et sa déclinaison philosophique doit beaucoup à Descartes (1596-1650). Pour celui-ci le corps doit être compris comme une machine. C'est vrai pour l'animal, et cela vaut aussi pour la part corporelle de l'homme, reliée à l'âme par l'extrême point de la glande pinéale (l'épiphysse d'aujourd'hui, située au-dessus du troisième ventricule cérébral). Certains caractères du vivant qui nous semblent aujourd'hui évidents ne sont pas pris en compte : l'autorégulation, la capacité à se réparer et à apprendre, par exemple. Le modèle cartésien s'impose pourtant à la société tout entière, et Bossuet (1627-1704) en fait par exemple la pierre angulaire de son œuvre la plus biologique, le *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même* (publié posthume en 1741). Il n'est guère que Pierre Gassendi (1592-1655) pour essayer de résister en s'appuyant sur l'atomisme de Démocrite et Épicure.

La puissance des mathématiques comme la fécondité de la physique vont naturellement amener les médecins à se poser la question du rapport entre leur art et ces sciences nouvelles qui nous rendent « maîtres et possesseurs de la nature ». Trois types de réponse y seront apportées, échelonnées au long du XVIII^e siècle. Le réductionnisme tout d'abord, comptant comme l'un de ses chefs de file Boerhaave (1668-1738), consent à l'annexion programmée de la médecine par les sciences exactes. Fort logiquement, les progrès de celles-ci ne pourront que s'accompagner de succès corrélatifs de celle-là. Ce réductionnisme est pourtant, et surtout à l'époque, une simple foi : il n'apporte aucune explication ultime sur le vivant. Le courant animiste le conteste, théorisé notamment par Stahl (1659-1734). Devant les insuffisances du réductionnisme, il faut bien en appeler à l'âme comme explication dernière. La critique de Stahl est loin d'être naïve. Elle vise le cœur de l'adversaire. Il reste qu'elle se voit contrainte de recourir à une cause métaphysique pour expliquer la vie, ce qui est une déroute scientifique.

De ces deux courants opposés, le vitalisme va surgir et devenir la philosophie médicale prédominante des années 1770-1820⁸. Du réductionnisme, il retient l'exigence d'objectivité et l'autonomie du discours scientifique, qui se doit de rechercher des causes naturelles, d'en réduire rationnellement le nombre, si faire se peut, et d'élaborer un discours cohérent et logiquement structuré. De l'animisme, il veut garder une soumission au réel, qui ne va pas plus loin que ce qui est observé, et qui ne prône pas dogmatiquement l'unicité des causes. Il est clair que nous ne sommes pas ici dans un cadre de médecine expérimentale, telle que la définiront au siècle suivant Magendie ou Claude Berard.

Le premier grand auteur vitaliste est Théophile de Bordeu (1722-1776) qui, formé à Montpellier, monte vite à Paris où il devient un membre éminent du courant encyclopédiste. Médecin et ami de d'Alembert (1717-1783), il collabore à

⁸ Sur le vitalisme, voir notamment : F. Duchesneau, *La physiologie des Lumières. Empirisme, modèles et théories*, La Haye, , 1982 ; T. Lavabre-Bertrand, *La Philosophie médicale de l'École de Montpellier au XIX^e siècle*. Thèse de l'École Pratique des Hautes Études, IV^eme section, Paris, 1993 ; R. Rey, *Naissance et développement du vitalisme en France de la deuxième moitié du 18^e siècle à la fin du Premier Empire*, Oxford, , 2000 ; E.A. Williams, *A cultural history of medical vitalism in enlightenment Montpellier*, Aldershot Hants, 2003 ; T. Lavabre-Bertrand, « Le vitalisme de l'École de Montpellier », in : *Repenser le vitalisme*, P. Nouvel (éd), Paris, 2011, p.57-71.

l'*Encyclopédie* et amène nombre de montpelliérains à s'associer à l'entreprise. Bordeu constate l'insuffisance des sciences exactes de son temps à rendre compte de la vie. Celle-ci se manifeste par diverses propriétés, qui semblent toutes pour lui découler d'une seule, la sensibilité : « vivre, c'est sentir et se mouvoir en vertu de la sensation ». C'est bien cette sensibilité qui est seule et par elle-même la cause de la vie. Cette propriété est attachée à la matière vivante, et c'est l'exercice de cette propriété par les différents organes qui va structurer le corps. La philosophie biologique de Bordeu est localiste, elle comprend l'organisme comme une fédération de vies élémentaires. Cette vie se comprend tout particulièrement en étudiant certains organes, telles les glandes. C'est fort logiquement que Bichat (1771-1802), fondateur de l'histologie moderne, peut être placé à sa suite.

Tout autre est l'apport du deuxième grand concepteur du vitalisme, Paul-Joseph Barthez (1734-1806) dont l'emprise sur l'École montpelliéraine fut bien plus forte. Barthez se veut beaucoup plus général : il y a au moins une cause à la vie, la raison nous impose de le dire. Faisons l'hypothèse que cette cause soit unique, et distincte du domaine physico-chimique (puisque celui-ci, en l'état contemporain de la science n'explique pas totalement le vivant). Cette cause, qu'il nomme *Principe vital*, considérons-la comme l'X d'une équation, dont la nature exacte importe peu. Le simple fait de la nommer nous fait voir le vivant sous un jour nouveau. Considérons la thermorégulation : il y a une coordination d'effet qui fait du vivant autre chose qu'un simple automate. Il pourra moduler la fabrication de chaleur, par exemple par le tremblement, la vivacité de la circulation cutanée par la modification du calibre des vaisseaux, il pourra provoquer une horripilation qui limite la perte de chaleur... Du vivant conçu par Descartes comme un automate, on passe à un être doué d'autorégulation. On voit l'opposition radicale à Bordeu. Pour Bordeu, l'être est vivant parce qu'il est sensible, pour Barthez il est sensible parce qu'il est vivant. En quoi consiste au fond le vitalisme barthézien ? À nommer l'inconnu pour comprendre les lois.

Barthez se place dans la filiation hippocratique, un Hippocrate certes revu et corrigé à son mode. Il insiste sur la médecine pratique et rédige le texte de ses consultations. Il se préoccupe de physique, de « mécanique », mais aussi d'esthétique (son dernier ouvrage, posthume, ne s'intitule-t-il pas *Traité du Beau dans la Nature et les arts* ?). Rien de ce qui est humain ne lui est étranger, mais il l'intègre dans son édifice.



Jacques Lordat (1773-1870). Toile de la Faculté de médecine de Montpellier

Ce vitalisme sera approfondi et longuement défendu par son héritier spirituel, Jacques Lordat (1773-1870) que sa longévité, son intelligence et sa culture élèveront au rang de chef d'École. Ce qui compte pour Lordat, c'est de bâtir une véritable *Anthropologie médicale*. L'homme étant simultanément esprit, force vitale et agrégat matériel, ce qui importe, c'est de bâtir une *Anthropologie médicale ou science de l'alliance des composants du sujet humain*. Ces trois composants ne sont pas juxtaposés, mais étroitement unis dans une sorte de trinité. On comprend que nous sommes loin de ce qui se fait alors à Paris. On qualifiera dédaigneusement le vitalisme montpelliérain de « philosophique », sous-entendant sa stérilité pratique et conceptuelle. Et pourtant l'œuvre de Lordat est en pleine redécouverte⁹. La grille de lecture ternaire qu'il adopte lui permet par exemple de comprendre parmi les tout premiers la spécificité des troubles du langage, qui ne sont ni démence ni paralysie, ou d'analyser finement l'anesthésie, lorsqu'elle s'implante brutalement en 1847. On imagine les correspondances que Lordat va nouer entre biologie et philosophie ou théologie. On se doute moins de son engouement pour la littérature ou les arts. C'est lui qui en tant que Doyen accueillera la collection de dessins de Xavier Atger (1758-1833), non seulement comme œuvres d'art, mais aussi comme outil de formation des étudiants en médecine à l'observation. Relue aujourd'hui, l'œuvre de Lordat, qui se veut certes critique vis-à-vis des fulgurants progrès du XIX^e siècle, apparaît dans sa foncière unité et la multiplicité de ses centres d'intérêt profondément originale et novatrice, ce qui a échappé à la plupart de ses contemporains.

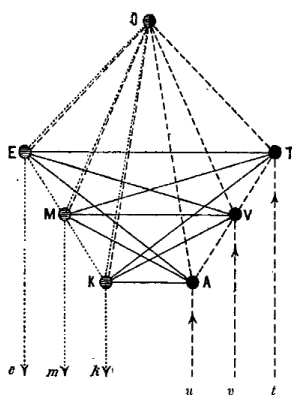
L'humanisme médical montpelliérain du XIX^e siècle tire bien sûr sa source d'une contestation de la science contemporaine. Pouvait-il en être autrement face à des avancées majeures, certes, mais dont les limitations théoriques, sources d'impasses futures, apparaissaient peu ? Pouvait-il en être autrement quand cette critique montpelliéraine était justement la dernière arme qui restait à une École de province sans grands moyens de défendre sa place dans l'évolution des sciences ?

Esquissons quelques pistes fécondes alors ouvertes. Si F.A. Jaumes (1804-1868) reste de stricte orthodoxie vitaliste en défendant la pathologie générale, Antoine Béchamp (1816-1908) emprunte des sentiers nouveaux. Professeur de chimie médicale à Montpellier en 1856, il s'attaque en même temps que Pasteur et indépendamment de lui à la question des générations spontanées. Il en démontrera lui aussi l'inanité, mais en tirera des conclusions très personnelles : il ne peut y avoir fermentation que si l'on peut voir une matière vivante organisée dans le milieu en fermentation. Organisation et vie ont donc partie liée. Il existe par conséquent un échelon élémentaire d'organisation et partant de vie qu'il nomme le microzyma, véritable atome biologique. Cellules et organismes ne sont que des associations coordonnées et transitoires de microzymas, qui sont, eux, impérissables. F. Ribes (1800-1864) applique la philosophie saint-simonienne à l'hygiène et repense l'origine de la vie. L. Vialleton (1859-1929) critique le darwinisme récent au nom des lois de l'organisation morphologique : on ne veut voir

⁹ Sur l'importance de Lordat voir : J.L. Nespoulous : « Jacques Lordat (1773-1870) de Tournay (Hautes-Pyrénées) à Montpellier: la naissance de la neurophysiologie du langage », *Bull. Acad. Sc. et Lettres de Montpellier*, 2014, 44, 207-217 et: « Jacques Lordat (1773-1870) : fondateur de la neuropsychologie cognitive ? De la description des symptômes à la modélisation du langage dans le cerveau-esprit humain. Apport des modèles fonctionnalistes initiés par Jacques Lordat », *Akademios*, 2013, 175-186.

en lui qu'un critique égaré de Darwin, il faudrait aussi y voir le théoricien de la Morphologie.

La fin du XIX^e siècle voit une tentative de synthèse par Joseph Grasset (1849-1918). Clinicien, et plus spécialement neurologue, il pense les centres nerveux comme coordination de centres fonctionnels plus qu'anatomiques, dans la droite ligne de ce que nous avons vu, au fond, chez Hippocrate ; historien de la médecine, il dit sa dette envers Barthez, tout en critiquant les disciples trop zélés du maître ; philosophe, il conçoit le vitalisme comme système de classification de sciences autonomes mais en interrelation, et veut promouvoir un idéalisme positif transcendant les contraires. Ce seront là les derniers feux autonomes d'une pensée montpelliéraines spécifiques, sans pour autant oublier la poursuite d'une réflexion discrète chez des maîtres montpelliérains du XX^e siècle tels Paul Pagès (1895-1975), Pierre Cazal (1917-2007) ou André Mandin (1928-2012).



Représentation fonctionnelle des centres nerveux, extrait de : J. Grasset, *Les centres nerveux, Physiopathologie clinique*, Paris, 1905

Ce rapide survol de dix siècles d'histoire médicale à Montpellier semble bien montrer la dynamique interne d'une pensée originale. Fille de Salerne, l'École de Montpellier en a hérité la passion d'Hippocrate, l'attachement à la médecine pratique et l'exigence d'un savoir théorique structurant le discours. Ce savoir théorique, à partir de sortes d'axiomes (les éléments hippocratiques, le principe vital, le ternaire corps/âme/esprit) peut ensuite dérouler logiquement ses conséquences tel un discours mathématique explicitant la réalité sans se substituer à elle, tout en restant à son contact. On a vu selon les temps et les auteurs la gerbe des productions possibles, de l'œuvre d'Arnaud de Villeneuve à celle de Lordat ou de Béchamp. Le discours médical vise tout l'homme, et au-delà de lui la société tout entière. Rien de ce qui est humain ne lui est étranger, et est envisagé dans un esprit de profonde unité : Lordat raisonne par moments en artiste, mais simultanément en pédagogue et en clinicien.

La pensée montpelliéraine ne se limite pas au vitalisme, qui ne fut que l'une de ses phases. Elle s'est toujours voulue centrée sur l'Homme, dans le contexte des savoirs de chaque époque. C'est l'homme-médecin qui en reste maître et se pose en surplomb d'une démarche strictement scientifique : il y a toujours affirmation de la transcendance de l'observant sur l'observé et partant, de la multiplicité des regards possibles. Et quand l'observé est l'homme, c'est tout l'homme, ouvert sur une transcendance, qui est pris en compte. On en arrive à une sorte de ternaire, réplique de

ce qui fut sous des formes diverses soutenu aux différentes époques : au ternaire corps/âme/esprit répond le ternaire homme/doctrine médicale/ouverture à la transcendance.

Au siècle d'une hyperspécialisation galopante, sa volonté obstinée d'unité font de l'École montpelliéraine une des voies possibles et souhaitables ouvertes à la médecine d'aujourd'hui et de demain, au-delà d'une uniformisation qu'on présente comme inéluctable. Car le danger est là, nous le rappelle Paul Valéry : « Le malade de l'avenir est une collection (...) de fiches, de graphiques, de nombres et d'enregistrements divers. Un automate sera le médecin de l'avenir, qui sans aucune pensée, déduira de ces données un classement et un traitement » et ceci, hélas, avec sa collaboration entière car « la valeur du médecin diminue en raison directe des moyens d'investigations que lui donne la technique physico-biologique. Plus en dispose-t-il, plus s'efface-t-il devant eux et renonce-t-il facilement à observer et à réfléchir¹⁰ ». Car l'œuvre médicale n'est pas que science : « Soigner, donner des soins. C'est aussi une politique. Cela peut être fait avec une rigueur dont la douceur est l'enveloppe essentielle. Une attention exquise à la vie que l'on veille et surveille. Une précision constante. Une sorte d'élégance dans les actes - une présence et une légèreté - une prévision et une sorte de perception très éveillée qui observe les moindres signes. C'est une sorte d'œuvre, de poème (et qui n'a jamais été écrit), que la sollicitude intelligente compose¹¹ ».

Dans la dynamique de son histoire, l'École de Montpellier a œuvré en ce sens, de nombre de manières, pour que se maintienne, dans les vicissitudes des temps, une certaine idée de la médecine. C'est là œuvre de longue haleine, mais le premier aphorisme d'Hippocrate qu'elle a gravé sur son mur ne nous le rappelle-t-il pas : « L'Art est long » :

H TEXNH MAKPH

¹⁰ P. Valéry, *Cahiers*, éd. CNRS, vol 26, Paris, 1960, p.738.

¹¹ P. Valéry, « Mélange politique organo-psychique II », *Œuvre*, Pléiade, I, p. 323.